



# Bruce Clarke



L'artiste  
debout

C'est l'histoire d'un militant artiste qui trouvait trop trivial de se faire artiste militant. Celle d'un plasticien concerné qui a longtemps pensé la peinture futile. Son dernier projet, «Les Hommes debout», est l'aboutissement d'une longue réflexion destinée à redonner leur dignité aux victimes du génocide des Tutsis du Rwanda.

Au printemps, il étendra des portraits en pied d'hommes, de femmes et d'enfants sur les principaux lieux des massacres perpétrés entre avril et juillet 1994 au Rwanda. Des peintures géantes, jusqu'à cinq mètres de haut. «*Le but du génocide était de déshumaniser ces hommes, nous avons voulu montrer que les génocidaires ont échoué*», explique l'artiste. En trois mois, il y a vingt ans, près d'un million de Tutsis furent massacrés sur ordre des extrémistes hutus. En 1993, Bruce Clarke s'agitait déjà pour alerter l'opinion sur l'imminence d'un massacre de masse. En vain.

Ce combat-là ne fut pas le premier. Un an avant sa naissance en 1959, ses parents fuient l'apartheid en Afrique du Sud pour s'installer au Royaume-Uni. Leur appartement devient le lieu de passage obligé des militants en exil. À 15 ans, Bruce Clarke s'engage à son tour. Le bac en poche, il intègre la section des beaux-arts de l'université de Leeds et en sort convaincu «*qu'il faut d'autres outils que l'art pour changer le monde*». Il roule sa bosse au Mexique où il peint, la mort dans l'âme, des paysages pour touristes en tentant de joindre les deux bouts.

À son retour, le plasticien s'installe en France. Il devient membre de la branche française de l'ANC, le parti de Nelson Mandela. Il insiste: il n'a jamais été «*qu'un militant de base*». Il est néanmoins convié à la première conférence libre du parti en 1990.

Premier voyage sur la terre de ses parents, première rencontre avec la famille restée là-bas, «*mais ce n'est pas intéressant*». Pas intéressant non plus le jour où il fait venir Nelson Mandela à Villejuif avant de lui servir de traducteur.

La peinture n'est qu'un hobby quand il est frappé de plein fouet par le drame du Rwanda. Il a toujours voulu user de son art pour «*exprimer des idées*» sans jamais avoir le sentiment d'y parvenir. Au lendemain du génocide, il prend le pinceau avec la volonté de «*poser des questions*». Sur ses toiles, des silhouettes dignes et douloureuses partagent l'affiche avec des extraits de journaux. On lit: «*Champ de bataille*», «*En toute impunité*», «*Paix précaire*», «*L'histoire malmenée*»... Bruce Clarke interroge la mémoire collective, le corps comme objet de lutte politique, la foule qui «*bouscule, emporte et nous entraîne dans son mouvement*»... S'il pose des questions, il déteste les réponses. L'artiste s'efforce de brouiller les pistes pour «*lancer la réflexion*».

En 2004, il avait déjà participé aux commémorations des dix ans du génocide rwandais. Son projet d'alors, «*Le Jardin de la mémoire*», invitait les Rwandais à déposer un million de pierres portant chacune le nom d'un disparu sur un site d'un kilomètre carré. L'idée: «*Offrir la possibilité d'un deuil symbolique*» aux familles qui ne disposaient que d'ossements anonymes.

Bruce Clarke refuse l'étiquette d'artiste engagé: «*Se prétendre "engagé", c'est comme un prétexte pour ne pas aller plus loin.*» Il entend analyser «*froidement*» les mécanismes. Aller au-delà de l'émotion, ne pas parler avec ses tripes: «*Montrer des machettes et dire: "Plus jamais ça", c'est un cliché, ça ne fait pas réfléchir.*»

Mathilde Boussion